

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 35 (1967)
Heft: 2

Artikel: La maison du berger [suite]
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Maison du berger

par R. Gérard

(suite)

Nous la vîmes se glisser comme un reptile entre les arbres. Angélo me demanda tout bas: «Veux-tu que je la tue?». J'hésitai un instant puis je secouai la tête, j'étais fasciné, j'avais peur et me sentais brusquement sans énergie. «Va-t'en, dis-je, je vais réfléchir», mais je savais déjà que j'allais rentrer au château, je ne me sentais pas la force de lutter. Angélo ne bougeait pas. «Va-t'en!», répétai-je durement. Il s'éloigna enfin comme un chien battu. Pauvre Angélo! Si j'avais pu deviner ce que ce moment de lâcheté allait nous coûter! Mais je ne pouvais résister à l'appel d'une voix autoritaire et prometteuse, ma haine pour cette femme était si passionnée qu'elle ressemblait à l'amour. Je traversai le parc comme un adolescent qui va à son premier rendez-vous. Je rencontrai mon père sur le perron du château, il parlait avec son chauffeur et ne tourna qu'un instant la tête vers moi, avec indifférence: «Ah! vous voici. Montez à votre chambre, vous y resterez enfermé jusqu'à ce que j'aie pris une décision à votre égard». Puis il se détourna de moi. J'espérais rencontrer sa femme, mais je ne la vis pas et ne devais plus jamais la revoir. J'entendis une clé tourner dans la serrure dès que je fus dans ma chambre. La fenêtre était trop haute pour que je songeasse à m'échapper de nouveau et, d'ailleurs, je ne m'en sentais plus la force ni le désir. Je restai toute la journée et la nuit sans nourriture et sans nouvelles. Je fus réveillé au matin par mon père que je n'avais pas entendu entrer.

«Habillez-vous, dit-il, le chauffeur vous attendra dans une heure et vous conduira là où j'ai décidé que vous vivrez désormais. Inutile d'interroger ou de tenter de vous sauver. Toutes mes dispositions sont prises. Votre belle-mère a tenté de changer ma décision, avec beaucoup trop de chaleur pour mon goût, ce qui n'a fait que l'enraciner. J'avais raison de constater que vous avez changé ces derniers mois, si j'avais pu deviner à quel point, je ne aurais pas imaginé de présenter un beau-fils trop âgé à une trop jeune belle-mère. La faute est réparable. Je n'ai plus rien à vous dire, sinon que vous ne manquerez de rien jusqu'à votre majorité, mais que toutes vos tentatives pour échapper à mes décisions ne feraient que renforcer ma sévérité . . . jusqu'à la maison de correction, s'il le faut. Adieu, portez-vous bien».

Une heure plus tard, le chauffeur venait me délivrer et prendre ma valise. Je n'avais eu aucune réaction, j'étais plein de crainte pour ceux que j'aimais, pour Angélo d'abord sur qui ma belle-mère pouvait faire retomber le poids de sa haine, et pour elle-même qui avait voulu me garder auprès d'elle, imprudemment, et dont l'intérêt équivoque m'effrayait plus encore qu'un départ. Je ne la rencontrai pas ni n'aperçus mon père au moment du départ. Je vis seulement, loin derrière la voiture, une silhouette qui courait dans la grande allée du parc et s'accrocha à la grille refermée derrière nous. Je n'avais que cette image d'Angélo à emporter dans l'exil.

J'avais imaginé que le trajet serait court et que l'on m'emmenait dans quelque propriété des environs, mais nous roulâmes toute la journée et la nuit sans arrêt. Le chauffeur semblait muet et ne répondis rien à mes ques-

tions, sa consigne de silence était sans doute sévère et ses regards étaient méfiants, je ne sais ce qu'on lui avait fait croire de moi. De toutes façons, je ne tentai pas de l'amadouer et je finis par m'endormir, brisé de fatigue et d'émotion.

Je m'éveillai dans un petit jour sale. Les poteaux indicateurs m'apprirent que nous étions dans la banlieue de Paris. J'étais trop abruti pour en éprouver de la surprise, tout me devenait indifférent et je commençais à éprouver cet état de prostration qui me donne maintenant l'impression d'un sommeil ininterrompu durant plusieurs années, tout le temps de mon absence.

Nous nous arrê tâmes enfin devant un petit pavillon triste entouré d'un maigre jardinet. Une plaque sur la grille indiquait: «Pensionnat Pascal, cours privés pour enfants arriérés». Le chauffeur sonna, remit ma valise à un vieil homme bossu et retourna à la voiture sans un mot, sans un regard. Le dernier lien venait de se rompre avec ce qui avait été ma jeunesse.

Je ne puis trop me plaindre du «Cours Pascal», de son directeur, ni des années que je passai dans ce triste pavillon plus pauvre qu'hostile. Monsieur Pascal, c'est ainsi que nous le nommions et c'était peut-être son vrai nom, était un homme gros, jovial, et pourtant d'un incroyable pessimisme. Toutes ses phrases encourageantes étaient ponctuées de soupirs à fendre l'âme, noyées dans un sourire pitoyable. Madame «Pascal» était aigrie, se voulait méchante mais n'y réussissait guère et on devait détourner le regard pour ne pas lui montrer plus de pitié que de crainte. Mes condisciples, ils étaient sept ou huit, n'étaient que de pauvres enfants abandonnés, malingres, en proie à la terreur, beaucoup plus jeunes que moi. Je n'en ai aucun souvenir précis. Ce sommeil qui me prit le jour de mon arrivée, dès que le directeur m'eut conduit à la chambre que j'allais partager avec deux pensionnaires, je crois qu'il a duré tout le temps de mon séjour au pensionnat Pascal, c'est-à-dire durant trois ans. Je ne me suis éveillé qu'une fois, en une occasion que je vais vous conter, et me suis aussitôt rendormi dans une indifférence, une absence de moi qui me permit miséricordieusement de tout supporter. Je pourrais presque dire que j'ai habité durant ces années le château et le parc de mon enfance sans interruption car je vivais surtout en rêve et mon rêve me reconduisait sans cesse au paradis perdu.

Une fois, pourtant, je me suis éveillé, je vous l'ai dit, rappelé brusquement à la dure réalité, mais je n'avais déjà plus la force de réagir. Ce matin-là, j'étais sorti de la chambre qui nous servait de classe pour me rendre à celle qui nous servait de dortoir quand je vis dehors, accrochée à la grille, une silhouette qui me sembla familière. N'était-ce pas dans cette position, contre la grille de notre parc, que je l'avais vu pour la dernière fois, mon ami Angélo? Il me sembla presque naturel de le retrouver ainsi, ayant poursuivi sa recherche, ne me retrouvait-il pas toujours même au plus profond des buissons? Je courus jusqu'à la grille il saisit mes mains, il pleurait, il s'accrochait à moi, et je me souviens de ma surprise devant une telle émotion qui me semblait exagérée tant j'étais engourdi, étranger à tout ce qui n'était pas mon rêve intérieur. «Que se passe-t-il?», demandais-je enfin, énervé par ces pleurs qui l'empêchaient de parler. Angélo me regarda comme s'il n'était plus sûr que ce fut moi, et en effet je devais avoir tristement changé. «Tu n'as reçu aucune nouvelle de . . . là-bas?» dit-il. Là-bas . . . Je

regardai autour de moi. Oui, sans doute, je n'étais plus là-bas. Ici était ailleurs. J'eus comme un vertige. «Il s'est passé beaucoup d'événements, continua Angélo, des événements terribles. C'est à cause de cette femme. D'abord, entre ton père et elle c'était devenu une bataille continuelle, tout le monde en parlait. Et puis, toi parti, elle s'est rejetée sur moi, tu comprends? Elle voulait . . . oh! je ne peux pas te dire, je la haïssais, je la fuyais, depuis longtemps je désirais la tuer. Et puis . . . elle s'est vengée, comme elle nous en avait menacés, elle a fait chasser mes parents. Ton père était trop heureux d'être débarrassé de moi comme il s'était débarrassé de toi. Nous devons partir, il y a trois jours . . . et ce matin-là on l'a retrouvée, elle, la femme, dans le parc. Elle était tombée dans un fossé, les deux jambes brisées, elle avait dû agoniser toute la nuit, elle est morte quand on l'a ramenée. Il y a eu la police. On a interrogé ton père, et puis mes parents, on a pensé à une vengeance. Mais nous, nous savons bien que c'est le domaine qui l'a tuée, n'est-ce pas? C'est le parc qui s'est vengé. Quand même, j'ai préféré m'enfuir parce que je n'étais pas rentré à la maison cette nuit-là et les policiers me faisaient peur. Alors voilà . . . J'ai voulu te revoir, te raconter tout. Toi, tu ne peux plus rien maintenant, bien sûr! Je vais à Paris, j'ai l'adresse d'un ami de mon père, un ancien braconnier, il trouvera bien à me cacher. Tu pourras peut-être retourner là-bas maintenant? Mais pour moi c'est fini, voilà j'ai voulu tout te dire, répéta-t-il, ne m'oublie pas. Quand tu seras là-bas . . .»

Il ne pouvait pas continuer, embarrassé dans son émotion. Et moi je ne trouvais pas un mot à lui dire, comme si cette histoire ne m'avait pas concerné, je devais avoir, je m'en suis rendu compte ensuite, une expression froide et ennuyée qui le déconcertait. J'étais presque agacé par ce dérangement et ne trouvais à répondre que des: «Oui . . . Merci . . . Bien sûr . . .» atrocement vides de sympathie. Brusquement, Angélo s'arracha de la grille et partit en courant. Je le vis disparaître au coin proche de la rue. Quand je rentrai en classe on me demanda pourquoi je m'étais absenté si longtemps; je ne répondis rien et fus sans doute puni. Mais mon esprit était provisoirement sorti de sa torpeur, une brume pourtant l'obscurcissait encore qui me faisait perdre la notion du temps. J'attendis quelques semaines un message qui me confirmerait l'étrange visite d'Angélo. Rien ne vint. Je me décidai à écrire sous la surveillance de Monsieur Pascal; aucune réponse. Enfin, un jour, je fus appelé dans le bureau directorial, Monsieur Pascal, intrigué par mon inquiétude, s'était renseigné de lui-même. Il me confirma d'un ton bourru et des larmes dans les yeux, la mort de ma belle-mère et m'apprit que mon père était reparti pour un voyage lointain. Une somme nécessaire à ma subsistance devait être désormais payée par un homme d'affaires, je n'avais à m'occuper de rien, rien n'était changé. Je retournai progressivement à mes rêves, au parc perdu où Angélo venait désormais me rejoindre plus souvent, tendre et triste comme un remords.

Les années passèrent. Je quittai un beau jour le pensionnat Pascal pour me rendre directement dans la petite ville du nord où j'étais appelé par le service militaire. Je fus tout surpris de lire une expression affectueuse sur le visage de Monsieur Pascal et de sa femme. Ils n'avaient jusque-là pas eu pour moi plus de réalité qu'une des gravures de mes livres. Est-ce ce choc de leur visage soudain émergé des brumes, l'étrangeté de me retrouver seul dans un train qui m'emmenait vers l'inconnu? Il me sembla m'éveiller

de nouveau. J'avais vingt-quatre heures devant moi, je décidai de sauter du train à Paris, l'adresse du braconnier chez qui Angélo s'était rendu me revenant miraculeusement à la mémoire. Je décidai de le retrouver en si peu de temps. Je ne sais comment j'arrivai à me débrouiller dans cette ville que je ne connaissais pas. Tout me semblait encore aussi facile et irréel que dans mes rêves. Je ne vous contera pas le détail de cette journée. Sachez seulement que je revis Angélo, mais quel Angélo! Si transformé, haineux et perdu, ce que l'on nomme un mauvais garçon. Il me mit grossièrement à la porte de sa mansarde où il vivait de prostitution. J'appris quelques mois plus tard qu'il avait été tué dans un mauvais coup. Je ne peux m'étendre sur ce souvenir . . . Je repris le train ce même soir et sanglotai toute la nuit. J'avais brusquement l'impression que l'on avait détruit mon parc, mon rêve et ma jeunesse. Durant les mois qui suivirent, je m'enfonçai dans le désespoir aussi profondément que je m'étais réfugié jusqu'alors dans le sommeil de la pensée.

(à suivre)

Pathologie sexuelle et vertu d'espérance (suite)

par l'Abbé J. P. Schaller, docteur en théologie

Ce ressort peut être une intense vie religieuse mais ce sera aussi une sagesse de comportement qui entretient une force morale et une sécurité affective aptes à maintenir la santé physique et mentale. Il y a un grand bon sens dans la remarque d'Hippocrate traitant du régime à suivre pour bien vivre. Le médecin grec, fidèle à des proverbes populaires de son temps, écrivait: «Prier est sans doute chose convenable et excellente, mais, tout en invoquant les dieux, il faut s'aider soi-même . . .». Le chrétien moderne, usant du dicton «aide-toi, le Ciel t'aidera», est aussi partisan d'une théologie où Dieu demande non seulement qu'on l'invoque mais encore que l'on vive raisonnablement. Car si la foi sert Dieu, la raison ne le célèbre pas moins . . .

Si l'on insiste pour que l'inverti ne se sente pas au ban de la société et ne cherche pas à fuir des activités communes à tout le monde, on doit aussi considérer que ce patient n'est pas soumis à une morale faite pour lui qui serait à l'écart de la morale faite pour tous. Il y a certes une prudence qui s'impose pour ne pas jouer avec des climats douteux nuisant à l'âme et aux nerfs du sujet. Mais dans le «plan de lutte» que les moralistes proposent à un homosexuel il y a également en plus de certaines variantes indispensables, les moyens d'ascèse et de sanctification qui sont recommandés à n'importe quel individu! La vie religieuse et sacramentelle est un soutien pour la moralité de chacun. Une fois de plus l'inverti doit y recourir sans penser qu'il en va autrement pour lui que pour son voisin qui ne connaît pas de pathologie sexuelle. Ce voisin est soumis lui aussi à des troubles dans sa vie car il est, comme tous, héritier d'Adam et d'Eve.

Il est certes regrettable que certains ecclésiastiques estiment de bon ton d'éviter le mot péché ou culpabilité dès qu'il s'agit d'un acte à forme pathologique. La responsabilité plus ou moins grande ne signifie pas qu'il